



"The Bell Overland"



7.000.000 de téléphones dans plus de 70.000 villes et villages à travers tout le pays, donnant une communication instantannée, vingt quatre heures par jour — voilà le service du Bell Overland.

"Quand vous voulez et où vous voulez" voilà son histoire. Pas d'horaires pour marquer le temps de l'arrivée ou du départ; le porteur moderne de nouvelles, est TOUJOURS prêt et attend à la portée de votre main.

Pour toute informations en regard des taux de longue distance, demandez "Long Distance."



CUMBERLAND TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY

INCORPORATED



"CHEZ LES TURCS"

Les Parisiens n'ont point tous oublié cette soirée de gala donnée en l'honneur de M. Antoine, et au cours de laquelle M. Edmond Rostand annonça, en prose et en vers, que l'ancien directeur de l'Odéon s'en allait "chez les Turcs."

M. Antoine est revenu de ce voyage pittoresque et aventureux. Après avoir séjourné à Camaret et soigné ses deux fils, tous deux blessés dans les tranchées où ils sont retournés après guérison, M. Antoine vient de rentrer dans son petit appartement de la place Dauphine, le même, dit-on, qui fut jadis occupé par Mme Roland.

M. Antoine est un esprit précis et un observateur avisé. Il sait voir et décrire. Il rapporte de son séjour à Constantinople des impressions et des souvenirs qui ont eu le temps de se mettre au point, par la réflexion et la critique. Et M. Antoine déplore pour les Turcs l'aventure à la fois ridicule et lamentable où ils se sont engagés, en dépit de leur finesse, de leur astuce et du sens de leurs intérêts.

— Quand je suis arrivé là-bas, nous dit-il, j'ai trouvé les Turcs fort excités contre les Grecs. Tout saignants encore de la guerre des Balkans, ils n'avaient qu'une idée en tête: recommencer au plus vite. Mais on ne pouvait soupçonner que le travail de la diplomatie allemande allait scier les événements dans une autre direction. A Stamboul, on manifestait, comme à l'ordinaire, de vives sympathies pour la France. Les Allemands ne se montraient guère. Je vous assure que dans les rues, le fameux Liman von Sanders ne crânait pas. J'allais prendre mes repas dans une petite brasserie allemande de Péra, fort paisible, où rien ne pouvait faire deviner le formidable travail accompli par ces gens-là. Un détail, cependant, dont personne ne se préoccupait: le Goeben, qui avait séjourné longtemps plus d'un an dans les eaux turques, envoyait chaque dimanche sa musique dans les jardins des Petits-Champs, et les moutards turcs, mode nouvelle, étaient coiffés de bérets portant en lettres d'or le nom de Goeben. Cela

nous a frappés depuis, à la colonie française. Mais j'avais alors beaucoup trop de besogne sur les bras pour faire de la psychologie. J'organisais l'œuvre du Conservatoire ottoman, qui devait avoir pour prolongement le Théâtre-National de Stamboul. J'allais à présider quatre jurys de vingt-cinq personnes, se réunissant trois fois par semaine, et comprenant tous les littérateurs turcs, des artistes, des officiers, des musiciens, des représentants de prêtres grecs, arméniens, musulmans, des industriels, des architectes, etc. Quelle salade! Il fallait empêcher tous ces gens-là de sortir de leurs attributions et de faire juger un projet de répertoire théâtral par un capitaine d'artillerie!

"J'avais donné trois cents auditions; j'avais réuni quatre-vingts élèves, recrutés par la plupart parmi les artistes arméniens. Je devais faire un voyage officiel à Alep, pour choisir des jeunes filles de dix à quatorze ans, la race ligane, dont on ferait des élèves du futur Conservatoire. J'étais arrivé même à poser une question redoutable: celle du droit, pour les femmes turques, d'aller librement au théâtre, et même de jouer, sur la scène, à visage découvert. On avait d'abord refusé de m'écouter. Puis on avait consenti à discuter. Je sentais se créer, à ce propos, une formidable agglomération d'opinion parmi les femmes des hautes classes. J'ai des preuves matérielles que celles-ci étaient disposées à seconder mes efforts, dans une proportion que je n'aurais même pas osé soupçonner. Les femmes turques étouffaient sous le voile noir du yachmak; malgré des brimades terribles et sanglantes, elles n'ont renoncé en aucune façon à leur revendication. J'ai reçu, dans mon cabinet de Stamboul, la visite d'une notable turque, dont le mari occupait une haute situation industrielle ou commerciale, et qui m'a fait les confidences les plus typiques sur l'état d'âme réel des prétendues "désenchantées." Si la guerre actuelle n'avait tout bouleversé en Turquie, je persiste à croire que nous y étions à la veille d'un grand mouvement social dont les conséquences eussent été incalculables.

"Mais revenons à ce qui nous intéresse: l'influence française en Turquie. A-t-elle vraiment subi une éclipse? Les apparences disent: oui. Mais ne nous fions pas aux apparences. Voulez-vous des faits? Après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, j'ai vu, à Stamboul, les Allemands se terrer et les Turcs chanter la Marseillaise devant le Saghalien, sur les quais de Galata. J'ai vu un Français qui, se promenant dans les rues en uniforme de dragon, était acclamé avec un enthousiasme inconcevable. J'ai entendu à maintes reprises les personnages officiels et des hommes du peuple rendre hommage, en termes empreints de la même émotion, à Mme Bompard qui, lors de la guerre avec les Etats balkaniques, avait soigné les cholériques de Sainte-Sophie avec le plus grand dévouement. On demeure reconnaissant à Stamboul de ce que la Compagnie des eaux-compagnie française a fait pour la population turque. Non, croyez-moi, le mouvement germanophile est tout superficiel; il n'a pas atteint les couches profondes.

"Un autre fait, qui peut expliquer une partie du malentendu. Les Turcs attendaient trois vaisseaux que l'Angleterre devait leur livrer. Une souscription publique était ouverte pour arriver à parfaire la somme nécessaire. J'ai vu des portefaix s'arrêter pour mettre une pièce de deux paras dans les trames de souscription pour la flotte ottomane. Ils ont pleuré en apprenant que les navires ne viendraient pas. Que voulez-vous? on les a consolés comme on a pu, avec le Goeben et le Breslau. Mais il est certain que leurs préférences secrètes vont point à l'Allemagne.

"Je sais bien que les Turcs ont mobilisé dès le début des hostilités, qu'ils ne fussent, eux, en guerre avec personne. Mais cette mobilisation même, cette procession de troupes désolés dans les rues du vieux Stamboul, jamais je n'oublierai cela. Les Turcs sont aux mains de deux aventuriers: Enver pacha et Talaat bey. Que ceux-ci disparaissent, et tout pourrait encore rentrer dans l'ordre. Symptôme significatif: à Eyoub, où l'on trouve, vous le savez, le tuf de

l'âme turque, on ne connaît qu'un sultan: Abdul Hamid. Cela n'est point caché; au contraire, le dédain des der-viches et des imams pour Mehmed V, pauvre homme à l'intelligence vacillante, se manifeste sans retenue. Ah! les péripéties imprévues peuvent se précipiter encore, des jardins superbes du Vieux-Sérai au pont de Galata!

"Reverrons-nous jamais Constantinople avec son émouvante poésie, ses admirables mosquées et sa population si pittoresque? Ils ont braqué des canons sur la mer de Marmara! Les Allemands sont capables de miner Sainte-Sophie! Enfin! Je vais tâcher d'oublier la ville merveilleuse: le 9 février, je dois être à Petrograd, où je dois donner une série de représentations de la Nouvelle idole au théâtre Michel. Il serait tout de même singulier que les Russes me fassent continuer cette série à Stamboul, dans les mêmes locaux où je devais créer le Théâtre-National ottoman! Oui, singulier... mais pas impossible!"

PAUL ZAHORI.

LA GUERRE EN FORET.

M. H. Galli, député de Paris, écrit dans le "Matin":

"La guerre en forêt est particulièrement féroce, comme celle des hommes des premiers âges. "Homo homini lupus." Les tranchées sont très proches les unes des autres. La sape est ouverte, les pièges sont tendus. Des arbres les branchages arrêtent et dirigent les assauts.

"Et cependant, il faut marcher, reprendre à l'ennemi la tranchée enlevée le matin. Deux bataillons de chasseurs, de ceux qu'il faudrait citer à l'ordre du jour chaque fois qu'ils sont engagés, se tiennent prêts à donner au premier signal.

"C'est le tour de l'un d'eux, et il s'avance dans la vase jusqu'aux genoux, avec une énergie, un mordant que rien ne décourage. Ils attaquent à la baïonnette; on se bat aussi à coups de bombes lancées à la main. Devant de tels soldats, les Allemands, bien que supérieurs en nombre, reculent; mais ils reviendront le lendemain.

"Et c'est ainsi depuis plus de trois mois! Nos soldats tiennent là, dans des conditions d'existence extrêmement pénibles. La contrée est noyée. Ils vivent dans l'eau et dans la boue. Aux tranchées, où ils tiennent plusieurs jours, ils ne reçoivent et ils ne peuvent recevoir que du pain et de la viande froide. Mais ni plaintes ni murmures, chacun fait son devoir."

EDITION HEBDOMADAIRE DE L'ABELLE.

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine dans l'Abelle quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

L. MONROSE ET FILS,

Assurances en Général

Feu, Tornado, Vie, Accidents.

Bureaux 512-13-14 Batisse Hennes

Représentant:

Atlas Assurance Company, Ltd., de Londres
Commercial Union Assurance Company, de Londres
Commercial Union Fire Insurance Company, de New York
The Employer's Liability Assurance Corporation, Ltd., de Londres, Angleterre.

NEURASTHENIE

LES GOUTTES CONCENTRÉES DE

FER BRAVAIS

ANÉMIE, Colorose, Faiblesse de Constitution, Manque de Forces, Pâles Couleurs, etc.

SANTÉ - VIGUEUR - FORCE - BEAUTÉ

CONVALESCENCE

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Côté des rues Dauphine et Bienville, à deux jets de la rue du Canal, 2ème District.

F. A. BRUNET

IMPORTATEUR DIRECT

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER

313 RUE ROYALE 313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans. Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence. Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4360.

CHARBONS

COKE POUR GAZ ET FONDERIE

W. G. COYLE & CO., Inc.

337 RUE CARONDELET

PHONE MAIN 2126

Louisville & Nashville R. R. Co.

La ligne la mieux équipée offrant le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et de l'Est

La route du "NEW YORK & NEW ORLEANS, Limited" Train tout en acier, composé entièrement de wagons-lits Pullman, wagon d'observation et Café Club

Pour plus amples informations s'adresser au Bureau des billets, 201 rue St-Charles

SIROP ANGELL

CONTER LA TOUX, COQUELUCHE

TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE

PRIX 25 et 50 SOUS

Préparé par DR. RICHARD ANGELL

Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

Réparations de Ventilateurs et Moteurs

Travaux d'Electricité en tous genres

GEO. MASTAINICH

Entrepreneur Electricien et Marchand d'Accessoires

LAMPES "MAYDA" EN VENTE CHEZ NOUS

4611 RUE MAGAZINE Téléphone Uptown 977

FEUILLETON DE L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

COMMENCEZ LE 12 JUILLET 1914

Fiançailles Tragiques

ROMAN INEDIT

Par GABRIEL RECIT

(Suite)

Car, après tout, son honnêteté ne pouvait être contestée. Avait-elle trahi quelquefois l'amour qu'elle avait juré à son ami? Avait-elle eu une autre pensée que pour lui? Son cœur avait-il battu pour un autre homme? Elle était pure et sans tâche, plus honorable que les épouses oublieuses de leur devoir, de leur honneur.

L'oreille au guet, elle écoutait, cherchant à identifier, le moindre bruit extérieur. Si la police faisait irruption chez elle, elle en serait pour ses frais, elle ne trouverait qu'un cadavre!

Germaine pouvait-elle se douter de l'inconcevable fatalité qui s'acharnait sur Etienne?

La nuit se passa au milieu de préparatifs funèbres. Elle était seule en son logis et en éprouvait une secrète joie. Personne ne viendrait en trouble-tête la déranger.

Vers cinq heures du matin, elle perçut un bruit de pas dans la rue. On s'arrêtait brusquement devant sa porte. Elle se précipita hardiment dans le couloir afin de reconnaître la nature du danger qui pouvait la menacer.

C'était le marchand de journaux qui tous les matins par l'ouverture pratiquée à cet effet laissait choir la pâture quotidienne de l'esprit. Elle prit machinalement la feuille, encore tiède des baisers de la machine typographique, et revenue dans sa chambre à coucher, elle l'ouvrit d'un geste las, portant son regard alongui sur la troisième page.

Là, un gros titre en manchette et au-dessous une colonne entière relatant la sensationnelle et mystérieuse affaire de Sainte Estéphe. Un reporter habile, venu au-devant d'un paquebot, à Paulliac, ayant eu connaissance du drame, avait dans la nuit, après une enquête rapide, porté en auto les premières informations à son journal.

Germaine pâlit. Elle venait de lire, entièrement détaillée et circonstanciée, l'injuste accusation qui pesait sur Etienne, accusation que son arrestation à elle pouvait seule faire disparaître. Selon sa promesse, il avait gardé son secret. Pour se sauver, pour se disculper, il aurait pu la perdre, et le silence gardé, ce mariage

absolu, farouche, volontaire, montrait quel homme de cœur, de dévouement et d'honneur était Etienne, quel caractère fortement trempé il possédait.

Les yeux de Germaine se mouillèrent de larmes en présence d'un acte qui la reconfortait en le comparant à la lâcheté d'un autre.

La maîtresse du négociant était femme de décision. Apprenant que M. Vordenave n'était pas mort, elle conçut le projet de le sauver, de le dispenser de l'arracher aux affres de l'agonie. Projet fou, insensé au premier abord. Mais elle eut la vision rapide de l'avenir. Sa présence seule pouvait accomplir ce miracle. Elle ne se déroberait pas à son devoir. Elle le sauverait, elle en avait déjà l'explicable certitude, tant pis si la justice lui demandait ensuite des comptes pour son geste homicide.

Germaine fouilla à nouveau, anxieusement, fébrilement, sa garde-robe. Elle revêtit un costume de couleur sombre, endossa un élégant manteau de même teinte, dissimula son visage sous un voile impénétrable et bravement, sans arrière-pensée, sûre d'éviter ou de franchir les obstacles, elle se dirigea rapidement, malgré l'heure matinale, vers la demeure de M. André Vordenave.

Au concierge ébahi d'une irruption à pareille heure, elle expliqua qu'elle voulait voir son maître sur le champ. C'était une question de vie ou de mort. On l'introduisit aussitôt dans un salon d'attente où vingt minutes plus

tard elle était rejointe par l'aîné des négociants.

M. Vordenave, étonné, stupéfait par la présence chez lui d'une femme dont il ne pouvait distinguer la figure, allait certainement congédier rapidement la visiteuse, lorsque sollicitée sans doute, lorsque Germaine, comprenant la pensée adverse, souleva rapidement sa voilette, envelopant son manteau d'un geste plein de grâce, apparaissant extrêmement belle, séduisante même, devant ses yeux ahuris. Il venait enfin de reconnaître l'amie de son frère.

Visiblement embarrassé, mais voulant en terminer au plus vite, M. Vordenave s'exclama, le ton visiblement courroucé:

— Vous ici, à pareille heure? Que se passe-t-il donc?

La réception, plutôt froide, indifférente, sans ménagement, sans explication préalable, comprenant à merveille l'ostacisme dont elle était l'objet elle s'expliqua:

— Le moment n'est pas aux discussions stériles. Si je suis près de vous, c'est uniquement pour vous demander les moyens de sauver votre frère.

— Sa vie est-elle donc en danger? Votre visite inopinée, avec un motif aussi angoissant, n'est-elle pas une ruse de votre part afin de forcer les portes de cet hôtel?

En guise de réponse, Germaine tendit le journal à son interlocuteur qui bientôt donna des signes non équivoques d'une douleur poignante.

— Théodore assassiné! Grand Dieu!

Et tué par son rival.

— C'est faux, Monsieur... Votre frère a bien été assassiné, mais M. Lamblard n'y est pour rien.

— Cependant...

— Le journal est mal renseigné, voilà tout! La justice se trompe de route.

XIX

Avez-vous des indices permettant de retrouver rapidement le monstre qui a attenté à la vie de mon frère?

— Oui...

— Et vous restez ici, impassible? Vous devriez connaître, il me semble, toute l'étendue de votre devoir.

— Je le connais, je vous l'affirme! Et c'est précisément pour cela que je suis auprès de vous, en cette magnifique demeure seigneuriale.

— Mais, de grâce, dites-moi le nom du coupable!

— Hardiment, nettement, l'accusation tomba de ses lèvres:

— C'est moi!

— Vous? Mais c'est impossible!

— C'est très possible, au contraire. Ecoutez-moi...

Et avant qu'il fut remis de sa surprise, de sa stupeur, sans qu'il puisse placer une parole, elle lui raconta tout, depuis le jour où, aimante, pure et sans tâche, elle s'était donnée corps et âme, sans arrière-pensée, avec un désintéressement absolu, indéfectible, à celui qu'elle adorait. Elle n'omit rien, ni les promesses d'amour éternel échangées, ni sa douleur en apprenant la rupture de leurs engage-

ments réciproques, ni les tragiques événements de Saint-Estéphe rendus évitables par les insultes infamantes adressées à la maîtresse, ni le crime même, ni l'accusation malencontreuse et injuste qui pesait sur la tête d'un innocent.

Et durant plus d'une heure que dura l'entretien, fière de l'amour qu'elle avait inspiré, heureuse du bonheur qu'elle-même avait goûté, elle fit revivre devant son interlocuteur attendri l'existence parfaite, tranquille, qu'ils avaient menée loin du monde, cachant avec un soin jaloux leur bonheur mutuel.

Elle conquit, malgré l'horreur du crime, l'estime du négociant qui admirait la simplicité de son attitude, la noblesse de ses sentiments, la grandeur d'âme de cet enfant qui, foncièrement honnête, droite et loyale, ardente, amoureuse, avait été justiciera implacable que pour châtier l'insulte injuste faite à sa réputation.

Il n'osait la condamner en son âme et conscience; il ne pouvait décemment non plus la livrer à la justice.

— Ah! ces enfants du peuple! Quels cœurs! Quels trésors de tendresse!... Et maintenant, dit Germaine, de sa voix s'échappant, il n'y a plus un instant à perdre. Nous allons nous rendre en auto à Saint-Estéphe. Nous déversons M. Lamblard, je m'installe garde-malade, etc.

— Et...
La suite à dimanche prochain.